

Université du Temps Libre  
Aix Marseille Université

*L'atelier des  
confinés* 

Animé par Lydia Schettini

2019-2020



# Préambule

Avec quels mots parlons-nous du confinement ?

Ce recueil collectif regroupe des textes écrits durant ce temps inédit et saura témoigner de notre désir de prolonger l'atelier, de garder le lien et de partager, même à distance !

Lydia Schettini



## 1. Thème : Terre du Futur

Votre nouvelle démarre par l'incipit :

*La Lada avançait lentement entre les hautes herbes, lestée des vingt caisses de pommes récoltées la veille dans le verger de la propriété.*



## *La Lada aux pommes*

La Lada avançait lentement entre les hautes herbes, lestée des vingt caisses de pommes récoltées la veille dans le verger de la propriété. C'est le vieux Bobbybob. Lui et sa bande d'irréductibles, conserve en même temps que les dernières automobiles, leur façon archaïque de vivre comme avant le jour d'après. Ils détiennent, pour leur usage exclusif, une exploitation privée. Privée de tout, de soleil, d'insectes, d'air frais, de rosée, de fleurs parfumées. Chaque jour, Bobbybob traverse la contrée, sans que personne ne lui prête la moindre attention, pour aller confiner ses fruits dans un immense silo de béton. Ainsi, lui et ses coreligionnaires pourront toujours voir venir...

Ce matin, Martha et ses deux filles ont de l'ouvrage. Max, le mari de Martha et leur fils Monty également. Cette semaine, ils sont la famille élue. Et pour cela, ils devront nourrir tous les gens du village. Il en est de même pour chaque famille à tour de rôle, parce que tous ont compris que les tâches se partagent aussi. Tout comme les fruits que la terre leur offre si on le lui demande simplement. Voilà pourquoi Mina, Mona et leur mère s'adonnent à « la demande du nécessaire ». C'est la nouvelle prière universelle. Les grands-parents, ayant assez contribué pendant leur temps, sont assis sur des chaises en bois d'olivier. Mamie joue de la flûte, Max l'ancien marque le rythme à l'aide d'un petit tambourin. Tout ce beau monde est souriant, heureux de vivre dans un nuage bourdonnant d'abeilles laborieuses, de papillons papillonnants, de cigales cymbales. Pendant ce temps, Martha et les fillettes dansent pour attendrir la terre. Dans leurs robes de chanvre, tissées par des mains habiles, elles gigotent pieds nus dans la glaise sans se soucier de crotter leurs chaussures, on n'en porte plus. Elles chantent aussi, car les fruits, les légumes ont besoin de musique pour pousser forts et beaux. Voilà donc pourquoi c'est aux femmes qu'échoie cette part de travail, leurs voix étant plus douces, légères et mélodieuses. À l'intérieur, Monty et son père s'activent pareillement. Ils font bouillir la soupe dans les chaudrons, font compoter les fruits. Il faut bien des muscles masculins pour soulever les marmites ou pour œuvrer au gros nettoyage. Ce soir, à l'heure où le crépuscule commencera à dérouler sa toile anthracite, chacun arrivera une cruche d'eau claire à la main. Des fontaines, sur la berme des chemins, elle coule en abondance...

Max et Monty ont terminé de cuisiner. Le père passe un coup de balai en fougère sur le sol en terre battue. Personne n'a vu le temps filer. Déjà les premiers rires résonnent sur le chemin qui mène à la chaumière. L'assemblée enfin réunie, tous parlent, rient, s'interpellent. Le repas terminé, c'est le moment des gratitudes. À l'unisson, dans le silence revenu, les voix s'élèvent pour remercier la terre. Les vocalises se font de plus en plus fortes, montent jusqu'à la lune qui les redistribuent aux quatre coins du monde. Des quatre coins du monde, d'autres vibrations se mêlent à celles parties d'ici et une onde de bonheur recouvre la terre, qui demain, donnera encore ses « nécessités ». Une très, très ancienne raconte à la veillée, que dans un temps tellement loin que même le jour d'avant, le jour d'après n'a pas connu, on vivait ainsi, et que personne ne mourait plus ni ne mourait moins... Soudain dans le lointain, on entend la teuf-teuf poussive de la Lada de Bobbybob. Martha et ses deux filles, les garçons à la fenêtre ainsi que tous les gens du coin regardent amusés le manège inutile du conducteur anxieux et patibulaire. C'est qu'ils deviennent rares, les irréductibles. Ils maigrissent, dépérissent. La contrée en compte de moins en moins et pour cause ! Ces pauvres êtres à l'esprit gangréné par la peur, ne se sont pas même aperçus, que depuis le jour d'après, ils conservent et consomment des pommes en plastique...

Robert Couton

## *Vers un monde meilleur ?*

La Lada avançait lentement entre les hautes herbes, lestée des vingt caisses de pommes récoltées la veille dans le verger de la propriété. Aline et Pierre s'en souviennent. C'était il y a trois ans, un lundi matin, le 16 mars 2020, au début du grand bouleversement. Ils avaient dû abrégé leur séjour dans leur propriété en Haute-Provence et redescendaient à Marseille pour se cloîtrer dans leur maison, le gouvernement ayant décrété un confinement général pour faire barrage à l'épidémie. Envolés les projets de randonnée en montagne. Ils n'étaient pas trop inquiets. Ils savaient que pour eux contrairement aux familles qui vivaient en immeuble dans de petits appartements, ce confinement ne serait pas trop pénible. Ils avaient un petit jardin, ils aimaient lire, écouter de la musique, jardiner... Et surtout, ils avaient des pommes, beaucoup de pommes !

À la radio, à la télévision, dans les journaux, on ne parlait plus que d'une seule chose : le maléfique COVID 19 qui avait frappé l'humanité tout entière. Pas uniquement du nombre de malades, mais aussi des conséquences économiques de cette épidémie et de l'impréparation à l'affronter. Le néo-libéralisme s'était vu chargé de tous les maux. Fini la politique de rigueur et d'austérité : le déblocage de sommes astronomiques avait été promis. On avait même, sacrilège, parlé de nationalisations. L'importance du service public avait été redécouvert. Et chose plus étonnante, la pollution avait diminué. Il était donc possible de le faire !

Une évidence s'était fait jour : il fallait changer de modèle de société ! Ce changement de société ne s'est pas fait sans peine. L'épidémie éteinte, des commissions d'enquête se sont réunies pour tirer les leçons de la crise. Mais elles ont vite tourné aux empoignades entre les partis s'accusant mutuellement de l'impréparation et de la mauvaise gestion de la crise. Devant cette situation, des citoyens ont décidé de prendre les choses en main. Ils se sont réunis, ont fait des propositions, ont élaboré des programmes et lors des élections générales qui avaient été décrétées, les électeurs leur ont fait confiance.

Trois ans se sont écoulés depuis le début du grand bouleversement. À Marseille, la vieille Lada reste le plus souvent au garage. Aline et Pierre ne circulent plus qu'à pied, à vélo ou en transport en commun. Ils profitent des chemins piétonniers et des pistes cyclables qui se sont multipliées et de transports en commun plus fréquents et gratuits, qui sillonnent toute la ville de jour comme de nuit. Quand leurs petits enfants viennent les voir pendant les vacances scolaires, les occuper n'est pas difficile. Les bibliothèques sont beaucoup plus ouvertes qu'avant. Les parcs sont bien aménagés. Aline et Pierre ont redécouvert la vie de quartier où les commerces de proximité se sont réinstallés. Les maisons de quartier offrent toutes sortes d'activités culturelles et sportives. Pour les petits accidents de santé, plus besoin d'aller encombrer les services d'urgence des grands hôpitaux. Des maisons de santé ont été implantées dans tous les arrondissements. Dans le pays aussi, cela va mieux. Des investissements massifs sont faits pour mieux l'aménager, pour développer ses services publics que l'on avait trop laissé tomber et pour relancer les activités industrielles. Si l'on avait manqué de masques, de tests et de respirateurs lors de l'épidémie, c'était, entre autres, parce que l'on n'avait plus assez d'usines pour les fabriquer. Les salaires ont été augmentés et les métiers de service beaucoup mieux reconnus. Les citoyens ont maintenant vraiment le droit à la parole au travers des référendums d'initiative populaire. Au niveau mondial enfin, ceux qui avaient prédit ou même espéré un repli des nations sur elles-mêmes se sont trompés. Au plus fort de l'épidémie, elles avaient appris à travailler ensemble et à s'entraider. Et elles continuent à le faire pour lutter contre la pauvreté, mettre fin aux conflits guerriers et bien entendu protéger notre planète.

Un scénario trop optimiste ? À vous de juger.

Jacques Le Maitre



## *Charles-Henri rit*

La Lada avançait lentement entre les hautes herbes, lestée de vingt caisses de pommes récoltées la veille dans le verger de la propriété.

Charles-Henri est heureux et rit tout seul au volant. Ne s'est-on pas assez moqué de sa vieille bagnole, héritière des temps obscurs du communisme... Eh bien, lui, sa voiture, elle roule. Vaille que vaille, cahin-caha, un bon coup de pied, un coup de clef à molette s'il le faut et surtout un juron... la Lada démarre ! Alors que le super SUV du parisien planqué est planté au milieu du champ de betteraves. Cross Over, tu parles ! Le super GPS made in China a perdu la boussole depuis longtemps.

Alors, Charles-Henri, le pas sérieux, l'écolo naïf, le rêveur rit tout seul. Il fait son boulot, tranquille, il a tout son temps depuis que le temps a été mis aux arrêts, l'an dernier. Il dirige enfin seul la propriété de Monsieur son Père, Charles de Montmirail, qui dépérit de la chute de ses actions et qui continue de se croire le plus fort. Charles-Henri le laisse faire, le laisse dire. Vieux fou !

Le monde a tant changé depuis.

Depuis, des réfugiés se sont installés dans l'EHPAD, vidé brutalement de la moitié de ses habitants. Le départ des vieux, ça ne fait pas rire Charles-Henri. D'autant plus que son père, bien confiné dans son égoïsme est toujours là. Mais les réfugiés ont été régularisés en masse et viennent bosser au verger ; afghans ou syriens, ils cueillent les pommes, en se parlant par gestes, en mimant leurs vies. Ils se comprennent très bien et cela fait rire Charles-Henri.

Depuis, les enfants vont à l'école à pied... Quand le temps s'était arrêté, ils étaient enfermés. Les petits redécouvrent les sentiers, guettent les hérissons dans les taillis. Les enfants rêvent d'école buissonnière, de cabanes dans les bois et très sérieusement, car les enfants sont sérieux, apprennent leurs leçons, posent des questions, cherchent des réponses.

Charles-Henri rit dans sa Lada. Il roule vers la cidrerie. Il va porter ses pommes, de son verger. Le vieux fou n'a plus rien à dire, alors Charles-Henri a envoyé au diable les produits phytosanitaires (sanitaires, tu parles !) et a laissé les abeilles faire leur travail. Les pommes sont superbes cette année... un peu tavelées, oui, bien sûr, mais pour le cidre, c'est parfait.

Depuis, le monde a bien changé. Charles-Henri le sait bien. Dans sa famille comme dans le monde entier, il y a eu des oui et des non, des je sais et je ne sais pas, des attentes et des décisions hâtives. Chacun a fait ce qu'il a pu. D'autres n'ont rien fait du tout.

Mais, aujourd'hui, le résultat, c'est que l'Aîné de la famille, Charles-Etienne de Montmirail, la Gloire de la Finance, la Fierté Paternelle est complètement hors course. Faut dire, que trader, ce n'est pas un vrai boulot et que l'addition de stress post CAC 40, de cocaïne et de dealer contagieux l'a mis sur la paille.

Charles-Henri rit. Ce n'est pas toujours très gentil, il le sait bien, mais quand même... Il est bien content, au fond, des petites choses qui ont changé. Et peut-être que de grandes choses vont changer, aussi.

Car depuis, d'éminents juristes acceptent la notion d'écocide... oui, peut-être, en effet...

Car depuis, l'usine du coin, qui avait fermé, délocalisation oblige, va rouvrir. Juste un petit peu, certes, mais sait-on jamais, mieux vaut fabriquer nos préservatifs au pays, au cas où !

Car depuis, les cochons ne voyagent plus à travers le monde, et les poulets non plus. Et Venise a retrouvé ses eaux claires...

Car depuis, on salue avec courtoisie le balayeur, la caissière, la femme de ménage et l'instituteur. Il paraît même qu'ils auront des points de pénibilité. Peut-être...

Charles-Henri est heureux. Quand il était petit, il jouait au monde à l'envers. Il faisait le poirier, le cochon pendu, pour voir ce que ça faisait dans un autre sens. Et son Père, et son Frère de dire : « Charles-Henri, tu n'es qu'un rigolo ».

Le rigolo, qui porte ses pommes à la cidrerie, dans sa Lada pourrie, sur une route mal entretenue a vu le monde tourner à l'envers et il en est bien content. Même s'il se souvient des jours tristes, des jours sans fin.

On était tout seul et on a eu besoin des autres.

On voulait aller au bout du monde et on a compris que le bout du monde, c'était le bout de la rue.

On voulait transformer la nature et la nature nous transformait.

Charles-Henri est arrivé à la cidrerie. Il va aller boire un coup de cidre avec Paulo, un autre rigolo, un autre pas sérieux, qui faisait du vélo sous la pluie et qui, disait-on, avait la tête à l'envers mais faisait le meilleur cidre du monde. Le cidre de Paulo est toujours le meilleur du monde, ça, ça n'a pas changé.

Et ce qui n'a pas changé non plus, c'est qu'après, les deux rigolos vont se raconter leurs histoires, leurs histoires de mecs timides, ceux qui rêvent des filles et qui n'osent pas...

Non, ça n'a pas changé... la solitude... la pudeur... l'amitié... la tendresse... l'espérance.

Hélène Lloret

## Les Pommés de Normandie

La Lada avançait lentement entre les hautes herbes, lestées des vingt caisses de pommes récoltées dans le verger de la propriété. Paul avait ingénieusement transformé l'antique voiture en remorque, toit et capot découpés, moteur et sièges enlevés libérant la totalité de sa portance. C'était plus qu'il n'en fallait pour transporter la récolte de la matinée. Signature vintage ou clin d'œil à l'ancien monde qui depuis longtemps avait enterré l'ère soviétique, Paul avait tenu à ce que le sigle de la marque demeure sur l'arrière du véhicule.

La voiture donc ou ce qu'il en restait, avançait aux pas lents du cheval de trait, lourd Comtois de six ans à la robe alezane et à la crinière blonde, auquel elle était attelée. Margaux juchée sur l'animal puissant, un mètre soixante-cinq au garrot et pesant quelques huit cent kilos, guidait le cheval avec une autorité naturelle que son poids plume et ses dix années d'insouciance n'auraient pas laissé supposer.

Bien que l'ayant maintes fois parcouru sur le dos de Pompon, Margaux ne se lassait jamais du chemin de terre sinuant entre les bosquets. Ici, c'était une compagnie de perdreaux qui, alertée par les cliquetis du harnais, s'égayait dans les joncs. Là, c'était un lièvre vagabond qui détalait sous les sabots du cheval, ou une couleuvre paresseusement lovée sur le bord du chemin qui dépliait ses anneaux et disparaissait promptement dans le feuillu... L'oreille de la fillette, tôt initiée par son grand-père paternel, grand collectionneur d'appeaux, était attentive au concert du jour, symphonie pastorale sans cesse renouvelée. Elle savait y reconnaître le babillage du geai, le sifflement du merle, le gazouillis de l'hirondelle, le pépiement du moineau, le grisollement de la mauvette, le margotement de la caille, le trissement de l'alouette et bien d'autres instruments qui tous célébraient le retour triomphal de Dame Nature dans son innombrable et foisonnante Diversité...

Tout à l'heure, l'insolite attelage arriverait à la distillerie familiale. La petite exploitation avait été créée en 2021 par Paul, fraîchement diplômé d'agronomie. Il imaginait, son diplôme en poche, faire carrière dans un grand groupe alimentaire. Le stage d'études qu'il avait réalisé, au terme de la seconde année de son cursus d'ingénieur, dans une filiale canadienne de Nestlé l'avait conforté dans ce projet.

Le « chasseur de têtes » redoutable et masqué qui sévit au printemps 2020, pas vraiment du genre de celui, costard croisé et boutons de manchettes, que l'on rencontrait chez DELOITTE ou ANDERSEN, devait en décider autrement !

Les longues semaines passées, reclus avec Mathilde, camarade de promotion, dans la ferme familiale du bocage normand dont son père avait hérité, avaient alterné préparation séparée et assidue via Skype des examens de fin d'année, parties endiablées de badminton dans le vaste pré qui encerclait la ferme... et exercices tout aussi physiques et débridés en chambre... ou pas. C'est, alors que les tourtereaux épuisés s'étaient assoupis sous un des vénérables pommiers de la propriété enclose, qu'une pomme bien mûre, peut-être était-ce une Muscadet de Dieppe ou une Marie Ménard, finit sa course sur le front de Paul ! Le temps d'essuyer le jus s'écoulant sur sa joue, Paul comprit qu'il venait d'être baptisé producteur de pommes Bio et distillateur de cidre et pommeau Pays d'Auge, n'en déplaise à Nestlé ou Unilever ! Mathilde fut aisément convertie. Après tout « mari valait bien une pomme » et il fallait bien assumer un « petit pépin » planté sous le pommier... ou pas. Papa et Maman l'appelleraient Margaux...

Une bien belle histoire, une douce utopie, quoique... Mais reprenons le journal d'un confiné. Aujourd'hui, 24 mars 2020, j'ai franchi prudemment le portail de la maison panier sous le bras et attestation de déplacement en poche dûment cochée, datée et signée. Grande rue parfaitement dégagée, une seule personne sur le trottoir tout au bout, marcher d'un bon pas, le nez dans sa doudoune vers la supérette et le boulanger. La personne se rapproche, moi aussi. Attention danger ! Distanciation sociale ! Regarder droit devant. Je quitte le trottoir pour la route. Il se colle contre le mur. C'est un joggeur, jeune, athlétique, short de basket, débardeur, noir de peau. Lorsque j'aurai fini d'accompagner TURTLE dans *My Absolute Darling* de Gabriel Tallent, j'ai prévu de relire *La Peste*. Mais soudain, je

pense à *l'Étranger*. Si je m'étais appelé Meursault, si la mer derrière la colline avait « charrié un souffle épais et ardent », si j'avais « crispé la main » sur un hypothétique revolver, si, si...

Ouf, croisement réussi ! Contrôle des vis-à-vis. Désarmement des toboggans...

Distanciation sociale, double pleine. Soif de nos proches qui confinent comme ils le peuvent. C'est à eux, nos enfants et leurs enfants, que va revenir le devoir de bâtir un nouvel ordre pour que l'Après en soit véritablement Un et résister aux sirènes de l'Avant. La petite histoire des « pommés de Normandie » apportera certainement sa modeste pierre à l'édifice. Reconstruction d'un ordre économique et géopolitique qui conciliera génie scientifique, défis industriels, inscriptions dans les territoires et ouverture au monde, nouvelles solidarités nationales et transfrontalières, respect profond de la Nature. Bref, une véritable et nouvelle Écologie de la Vie... « La Terre du Futur » !

Quant au Papou de 5 petits enfants, dont une petite Margaux bien réelle et bien confinée qui attend une petite sœur pour fin avril au fond d'une ruelle du douzième arrondissement de Marseille intelligemment nommée « Traverse », qu'il lui soit permis de tenir boutique sur un marché imaginaire de Provence.

Il y vendrait des bonbons de mots et des vers sucrés. Afin, par exemple, que le Dormeur du val, celui qui dort dans « un trou de verdure où chante une rivière » dorme vraiment comme dort un enfant, qu'il puisse se relever, défroisser sa redingote, simplement froissée, pas trouée au côté droit, et qu'il puisse marcher pieds nus « dans le frais cresson bleu » ... Afin, aussi que Karim de La Castellane qui vient de croiser la belle Aïcha au sortir de l'immeuble, puisse avoir lui aussi (*Foin de la coke et de la bastonnade !*) des « tilleuls verts sur la promenade » ...

Papou, à trop confiner, tu vieuconises ! T'as bien viré ta Cuti ! Tu vas virer ton Corona ?

C'est bon Margaux, c'est bon, on va danser le MIA !

Jean-Luc Marin

## *Le jour de demain*

La Lada avançait lentement entre les hautes herbes, lestée de 20 caisses de pommes récoltées la veille dans le verger de la propriété. J'étais très attentive, le chemin n'était pas facile et la cargaison bien volumineuse pour cette bonne vieille guimbarde.

Petit à petit cependant, je prends conscience d'une chose évidente pourtant, le vocabulaire quotidien s'est enrichi de quelques mots qui tournent en boucle autour de moi : distanciation sociale, Covid-19 confinement, attestation de déplacement dérogatoire, gel, masques, Pr Raoult...

Mais que nous est-il arrivé ? Qu'est-il arrivé au monde ? Nous n'avions pas prévu cela, nous les Maîtres de ce monde, nous les instruits, les puissants, plus forts que dame nature que nous pensions avoir fini par dominer... Elle pouvait et devait encore et encore nous offrir plus et surtout nous rapporter. Ne sommes-nous pas peuples d'experts, dans tous les domaines. On le répète, on se le dit et redit à longueur d'ondes avec une belle course entre tous les pays de cette grande planète généreuse qui sait si bien donner, donner, jusqu'à l'épuisement.

Des illuminés, des fous... nous avaient prévenus mais PUFF !!, quels empêcheurs de tourner en rond ! Leurs discours trop anxiogènes nous interpellaient certes, mais dans notre course au toujours plus, nous les entendions bien, mais ne les écoutions pas. Nous nous sommes alors donné bonne morale en façonnant des réponses qui se voulaient réfléchies, sages, pleines de bons conseils, mais qui face à ce que l'on nous proposait, dans le secret de nos maisons, nous ne suivions pas vraiment, sauf à céder à quelques sursauts d'angoisse, non avoués, voire de peur...

La peur parlons-en. Nous l'avons vécue dans nos tripes : peur pour nos enfants, nos parents, nos familles, nos amis, nos voisins. Peur de tout perdre jusqu'à la vie, oui, ça c'est de la peur et c'est très différent, n'est-ce pas ? Ça rentre dans nos entrailles, tord les intestins dans le secret de nos pensées après tous ces jours de confinement, entre les draps de nos lits quand nous sommes seuls et que nous nous rendons compte que la nature nous demande des comptes et nous ramène à notre juste niveau.

Qui sommes-nous pour l'avoir bravée depuis tant de décennies ! Nous avons voulu jouer avec le feu, nous devons en assumer maintenant, les conséquences. La terre nous a rappelé qu'elle n'avait pas du tout besoin de nous, mais que c'était du contraire, dont il s'agissait.

Pourtant, depuis si longtemps, elle nourrit, offre tant et tout, à commencer par ces pommes qui tombent petit à petit des cageots car, emportée dans mes pensées je ne fais plus attention aux ornières, aux cailloux qui sont sur mon chemin.

« Le jour d'aujourd'hui ne sera pas comme le jour de demain » avait dit le Président... Que voulait-il dire ? J'avais alors voulu comprendre que nous allions devenir sages, respectueux de cette terre nourricière. Également, vivre et manger au rythme des saisons. Plus de pesticides, par respect pour le genre humain et cette terre généreuse. J'avais cru comprendre aussi que cela sous entendait, plus de massacre d'animaux en abattoirs, plus de pêche à grande échelle, plus de guerres économiques ou autres.

J'avais donc compris que dorénavant tout serait tourné vers le bien-être des citoyens, quelles que soient leurs origines, car bien entendu tous les pays réagiraient comme notre Président et les récalcitrants, il saurait les convaincre, car lui le visionnaire, il est jeune, dynamique et intelligent... On l'avait si souvent répété à la télévision, que ça devait être vrai !

Alors voilà, vous et moi avons survécu au confinement comme des millions de personnes. Ça n'a pas été si difficile finalement, pour la plupart d'entre nous, que de rester 2 mois chez soi ! Il y a bien plus grave, on l'a compris cette fois, non ?

Aujourd'hui je suis sur ce chemin, dans cette Lada qui couine et me secoue... comme un prunier !

Vous et moi attendons encore ce monde meilleur laissé entrevoir le temps d'un discours sur une pandémie... Allez, je veux être optimiste pour vous, pour moi, pour nos enfants, je sais qu'il va arriver... ce jour !

Claude Martinez

## *UN MONDE MEILLEUR*

La Lada avançait lentement entre les hautes herbes, lestée des vingt caisses de pommes récoltées la veille dans le verger de la propriété. Ils avaient choisi la Lada pour sa rustique robustesse d'avant la catastrophe et, là, avançant cahin-caha elle leur montrait la justesse de leur décision.

Pendant des mois et des mois, le virus avait tué. D'abord des populations arrogantes qui s'étaient cru invulnérables puis, ce vivier épuisé, il s'était jeté sur des corps de pays de famine. On s'était retrouvé un petit nombre d'humains disséminés sur la planète et, les larmes essuyées, on avait essayé de ne pas s'avouer l'évidence : on était mieux maintenant ! On respirait un air propre et frais, on entendait plus de chants d'oiseaux que de vrombissements puant l'essence, les jardins, les vergers donnaient plus que ce qu'on pouvait consommer (certains esprits chagrins attribuaient cette générosité de la terre aux cadavres dont le sol regorgeait).

On avait prêché que Le Tout Puissant, ou l'Un de ses Avatars, avait, selon de très obscurs critères, puni les uns, récompensé les autres ; on avait clamé que les hommes, par leur suffisance avaient généré leur malheur. Les nombreux politiques qui avaient survécu pour s'être isolés dans leurs campagnes, leurs datchas, leurs grands appartements et avoir réquisitionné masques et médicaments, avaient accusé leurs adversaires de l'hécatombe tout en s'attribuant la gloire de la fin de l'épidémie.

Et puis, on avait dit « plus jamais ça ! » comme on avait proclamé, le 11 novembre 1918 « C'est la Der des Der ». Et se basant sur les erreurs du passé, on avait décidé de construire *UN MONDE MEILLEUR* mais ça aussi, on l'avait déjà dit... et pas qu'une fois !

Le problème, c'est que les survivants avaient eu quelques difficultés à se mettre d'accord sur *UN MONDE MEILLEUR*.

Recréer le Paradis terrestre puisqu'on avait tout en abondance : on avait essayé. Ce fut vite la pagaille : les nonchalants ne fichaient rien tandis que les maniaques passaient leur temps à tout remettre en ordre derrière eux ; et l'air ambiant étant à la décontraction, chacun s'était laissé aller à ses penchants : pingrerie, colère, luxure, etc. Il n'avait pas fallu longtemps pour qu'on s'invective, se regarde de travers, en vienne aux mains.

Alors ceux qui avaient gardé la tête froide avaient décidé de mettre de l'ordre dans cette chienlit. On s'était débarrassé des récalcitrants (on avait trouvé dans les archives un modèle baptisé « Goulag »). Et on avait défini des objectifs précis :

1. Ne rien laisser au hasard et à l'improvisation ;
2. Appliquer strictement le principe de précaution ;
3. Chacun à sa place, avec une fonction précise dans l'intérêt de tous ;
4. Ne pas se laisser aller à la paresse, au gaspillage, l'envie, etc.

Je vous épargne la lecture des autres chapitres et sous-chapitres, vous les devinerez facilement si vous accompagnez Clara, l'héroïne de cette histoire.

Clara pour le moment conduit la vieille Lada et se demande ce qu'elle va bien pouvoir faire des quatre quintaux de pommes qu'elle trimballe. En effet, elle a été nommée « Responsable de l'objectif numéro 3 » (qui permet la stricte application du 1, du 2 et du 4) dans le verger numéro 2345, et jusque-là les pommiers ont bien donné ; Clara a fait des hectolitres de compote, après avoir nourri la communauté de boudin aux pommes et de tartes Tatin après accord du Haut Comité de Vigilance pour des échanges de récoltes. Mais que va-t-elle faire aujourd'hui de toutes ces pommes ?

Mais Clara sent qu'elle se laisse aller au pire des crimes « **le doute** » et que tout adonnée à ce vice, elle a ralenti la marche de la Lada. Vite, elle se reprend, consciente que, du haut de son mirador, le Préposé à la surveillance des faiblesses l'observe.

Charlotte Melamedoff



## *L'avenir n'existe pas, pensons le présent*

Penser aux siens, garder l'essentiel, enlever tout ce qui est futile, inutile à vivre et à aimer. Le virus et ses mutations, cette facilité à reproduire la vie : c'était notre époque. À chaque fois qu'on comprend, on invente, on soigne la société mais on sélectionne nos futurs malheurs et si on meurt plus tard, certes, on a des résistances non traitables nouvelles, les maladies du grand âge. Le progrès, c'est une éternelle remise à niveau. Et une leçon d'humilité. Peut-être faudrait-il revenir à la nature comme certains politiques, puisque nous soignons par nos maladresses aveugles des bombes à retardement. La Lada, vieille guimbarde peu adaptée du petit propriétaire venait de décharger ses cageots de pommes. Le propriétaire y était très attaché : pour rien au monde, il n'aurait voulu la changer. Il connaissait ses soupirs et ses faiblesses : cela lui permettait de prendre les premières mesures pour la réparer... et la garder. Son champ, c'était lui qui le cultivait : il suffisait à sa famille et il n'utilisait plus ces « tue-la vie » qu'il avait jetés un soir de désespoir devant le lit vide de son dernier fils : il était mort trop tôt d'une leucémie... les pesticides c'était fini ! Les OGM il s'en méfiait... bien sûr en modifiant l'ordinateur des êtres vivants plante, animal, homme on ne maîtrisait pas les conséquences de ces modifications. Tous les organismes vivants se reproduisent et se réparent. Certains soirs il écoutait avec intérêt le plus âgé de ses fils qui vivait en ville et qui lui avait la connaissance... il lui contait le mal moderne. Le feu irrégulier crépitait dans la cheminée comme du temps de son grand-père. Les marrons chauds sautaient dans l'âtre à l'ancienne et marquaient les saisons. Souvent son père prenait la parole en se levant pour se dégourdir les jambes. Attention ! Attention ! Je ne dirais pas que c'était mieux avant ! Il se rasseyait. Fatigué et dans un souffle en patois provençal : « semblai des pas possible ».

Marie-Claude Tariot

## *Le réseau secret*

« La Lada avançait lentement entre les hautes herbes, lestée des vingt caisses de pommes récoltées la veille dans le verger de la propriété. » Elle lut attentivement, puis relut plusieurs fois, le message codé, pincé dans ses doigts protégés par des gants chirurgicaux.

Il avait été glissé sous sa porte. Quand ? Elle avait bien cru percevoir un léger grattement alors qu'elle était en position de yoga dit « la cigogne » afin de détendre sa nuque et libérer son dos de toutes les tensions accumulées par le confinement.

L'appartement trembla. L'armée, à grand renfort de matériel militaire, contrôlait routes et rues. Il fallait mieux ne pas les rencontrer. Hier, un homme et son chien avait été abattus sans sommation. Le bouche à l'oreille était plus fiable que les informations lues sur Internet.

Le nouveau virus avançait à pas de géant. Il faisait suffoquer jusqu'au dernier souffle, des millions de personnes. Les cercueils s'entassaient, on n'avait plus le temps d'enterrer.

La Lada : Dans son souvenir ce nom sentait très fort l'URSS et ses efforts pour relancer leur industrie automobile grâce à un partenariat avec les Italiens en 1966.

L'entreprise AutoVAZ plus connue, en France, sous sa marque Lada, commença à vomir, en quantité, des « Jigoulis » qu'on aurait prises pour des « Fiat 124 ».

Cela débuta très bien, jusqu'au jour où les Italiens devinrent plus frileux dans leurs investissements financiers. Les soviétiques frappèrent alors à la porte de General Motors en 1992. Cela tourna en eau de boudin, toujours à cause de problèmes de gros sous.

Grande valse des directeurs de l'usine. Poutine, dès son arrivée au pouvoir, prend en main le sort de l'usine. Il la nationalise et donne de sa personne en se faisant photographier remplissant de carburant le réservoir de son héroïque Lada.

Wikipédia lui avait appris que La Lada était aussi le nom d'un petit bateau russe utilisé sur la Volga qui coule près de l'usine de construction de voitures. Le navire figure sur le logo de la marque.

Elle pensa que si le message provenait du réseau secret « Les Attentifs » comme ils se nommaient, qui agissaient dans l'ombre pour traquer toutes les fausses informations, ce nom Lada devait avoir une grande importance.

Elle fit un rapide bilan : ex URSS, Poutine, les Italiens, les Américains et bien entendu l'argent, toujours l'argent, beaucoup d'argent...

Elle passa à la suite du message : *avançait lentement entre les hautes herbes*. Immédiatement elle pensa à la progression attentive et calculée d'un fauve guettant sa proie. Quelque chose de sournois, de malfaisant, suppurait de la formulation. Cela pouvait s'appliquer à la progression invisible d'un virus. Mais le virus était déjà là et on ne pouvait qualifier son avancement de lent.

Quel rapport avec les Russes, les Italiens et les Américains ? Et l'argent, de grosses sommes d'argent ? Un rapport avec la découverte d'un vaccin contre le virus ?

Elle continua : *lestée des vingt caisses de pommes*. C'était presque une image surréaliste. Elle revit un tableau de Magritte : Le fils de l'homme, dans lequel un homme très sérieux, en costume sombre, portant chapeau, a, à la place du visage, une grosse pomme verte.

Cet homme pouvait parfaitement représenter la City de Londres.

« Lester » : charger, alourdir. Surtout employé dans l'aéronautique. Vingt caisses : Chiffres 20 dans le Tarot de Marseille : Jugement de l'homme. 4 x 5 = La Papesse, représentant le jugement spirituel et l'empereur, représentant le pouvoir matériel. Religion, pouvoir politique, qui sera jugé ? Donner du poids à qui à quoi ? Et les pommes, emblème de la tentation ... ?

Vint la fin du message : *récoltées la veille dans le verger de la propriété*. Quelque chose de très grave, de très important s'est passé il y a quelques temps. Il n'y a pas trop longtemps. Le verger de la propriété : c'est la France, ou l'Europe, ou le monde, ou la terre. Tout est possible.

Elle additionna mentalement toutes les informations du message :

Les Russes, les Italiens, les Américains, ont fait quelque chose, avec des conséquences catastrophiques pour le monde, pour des raisons financières et la City les a aidés. Mais l'heure du jugement arrive, tout va être bientôt révélé par les membres du réseau secret « Les Attentifs ».

Elle dut soudain s'asseoir, un peu, sous le coup de l'émotion. Son téléphone portable sonna :

« C'est moi ! Tu as trouvé mon message ? » Elle chuchota « Oui » « Qu'est-ce que tu en penses ? Fastoche, non ? » Elle toussota « Quoi fastoche ? » La voix masculine se mit à rire au bout de la ligne « La consigne d'écriture bien entendu. Tu as juste à continuer le texte ».

Évelyne Willey



## 2. Thème : La Lettre

Ce Renga (écriture collective) démarre par l'incipit :

*Dehors, au-delà de la baie vitrée, c'est toujours l'été, toujours septembre, toujours cette tiédeur sucrée du soir, malgré les nuages qui arrivent et la lumière qui faiblit. À l'intérieur du café, les pales des ventilateurs tournent au-dessus des têtes et des banquettes en moleskine...*



## Tango tangos



*Dehors, au-delà de la baie vitrée, c'est toujours l'été, toujours septembre, toujours cette tiédeur sucrée du soir, malgré les nuages qui arrivent et la lumière qui faiblit. À l'intérieur du café, les pales des ventilateurs tournent au-dessus des têtes et des banquettes en moleskine.*

J'y ai pris place. Affaire de mise à jour, j'ai rejeté inquiétude et incertitude. Je me suis accoutumée à une sage réclusion. Je crains d'avoir perdu le rythme qu'il faudrait pour respecter nos délais ; j'essaie quand même ; j'espère ne pas perturber la bonne dynamique de l'atelier. Je pratique l'enfermement depuis quatre mois ; j'ai touché quelques cimes, à l'âge de ma vie, mais j'ai foi dans l'improbable.

Et vous ? Me direz-vous comment vous avez pu traverser toutes ces forêts de virages ? Je ne savais pas que le meilleur était au point du jour, inouï. Dehors mon cheval attendait, je l'observais par la baie Il se demandait peut-être s'il dormirait à la belle étoile comme la veille, l'air était si doux la nuit. Ensemble, c'était l'échappée belle, si belle à enivrer les ombres dans les lumières... tout au long de nos chemins, sans savoir parfois où nous allions, l'inconnu. Je n'avais pas encore remarqué qu'une musique s'infiltrait dans mes oreilles. Des têtes dodelinaient, des pieds décollaient du sol, des hanches dessinaient des huit, des bras courbaient les sons. Un orchestre de corps musiciens, les gens dansaient, je les regardais fêter assise là, songeuse, je dansais moi aussi.

Sans décoller de ma chaise, je tapotais des pieds, me déhanchais suivant le rythme de la musique qui venait jusqu'à moi et me transportait. Les pas cadencés des danseurs, les éclats de rire et les cris mêlés au cliquetis des verres et au choc des bouteilles m'exaltaient ; j'étais euphorique, comme la foule avec laquelle je voulais communier.

Je voulus me lever, j'essayai... Impossible ! Malgré tous mes efforts, mes muscles ne répondaient plus, je restais clouée à mon siège, comme collée à la glu. Ça commençait à tourbillonner autour de moi, ça tourbillonnait en moi... L'agitation n'était plus qu'un chahut qui me troublait profondément, le vertige s'accompagnant de nausées. Le chaos !

Puis plus rien. Le calme plat. Suivi d'une sensation étrange à l'épaule, une petite gêne, puis une secousse désagréable.

— Camélia ! ... Camélia ! Il est dix heures ! Je ferme le café !

C'était bien Pedro le patron du café qui me secouait. Ses cheveux avaient blanchi, son beau visage avait perdu le modelé de la jeunesse. Il m'avait reconnue après toutes ces années et, s'il n'était pas hostile, il était interrogateur. Je savais qu'il ne me demanderait rien et qu'il n'attendait de moi aucune explication. La ville préférait faire comme si rien n'était jamais arrivé et s'enivrer dans des danses hypnotiques, comme autrefois. Et moi, comme autrefois, avant mon grand chagrin, j'avais amené mon corps et mon esprit jusqu'au vertige.

J'avais quitté la ville, j'avais parcouru les chemins, d'abord dans une errance et une colère douloureuses puis dans l'illusion d'arriver un jour, ailleurs, de fixer ma vie dans un lieu d'oubli.

Mais presque malgré moi, j'étais revenue et Pedro, témoin des jours de deuil, me secouait. Il faisait nuit et je savais que j'allais rester.

Ce matin, j'ai mal à la tête, mes yeux sont gonflés de fatigue et du reste... je suis lasse, mais comment en suis-je arrivée là, par quoi tout cela a-t-il commencé ?

Petit à petit tout semble se mettre en place. Mon cerveau lentement repasse le film de l'histoire, me renvoie des images, des sensations, des couleurs, des odeurs...

Comme c'est loin tout cela.

J'étais jeune, gracieuse et curieuse de la vie. Rien ne me faisait peur, j'allais de l'avant, confiante en mon avenir...

Oui, j'y suis... il faisait nuit, chaud, il faisait bon. Je revis l'instant de cet avant.

Je ne l'avais pas vu se déplacer, il s'était simplement détaché du fond de la salle.

Sa tête légèrement penchée sur le côté, ses yeux mis clos, il semblait se laisser tout simplement envahir par la musique. Son corps ondulant se déplaçait harmonieusement, sur l'air de *Bagdad Café*...

Assise sur mon banc, je le regardais évoluer.

Mes yeux suivaient ces danseurs qui semblaient laisser transparaître leurs états d'âme au travers de leurs évolutions sur la piste.

Puis mon regard s'est définitivement fixé sur cet homme. Il semblait habité par cette envoûtante musique. Ses pas caressaient le sol...

Aucune provocation, aucun jeu de séduction particulier n'émanait de lui, il était simplement là, il vivait sa musique, on aurait pu dire qu'elle le remplissait.

Quand il passait sous les ventilateurs, ses cheveux mi-longs ondulaient avec légèreté.

La fine lumière tamisée me laissait entrevoir sa tenue, pantalon classique et col de chemise largement ouvert sur son torse.

La chanson avait pris fin et cela m'avait fait sortir de la douce léthargie qui m'avait envahie.

Allait-il s'apercevoir que je le regardais ?

Soudain, surgissant de l'ombre, une femme se dirigea vers lui avec vivacité. Elle était grande, mince, athlétique, dotée d'une abondante chevelure rousse qui dansait au rythme de ses pas pressés. Elle se planta devant l'homme, les deux poings sur les hanches. Nous retenions notre souffle. La femme était magnifiquement provocatrice. Son corps moulé dans une combinaison or, révélait des muscles tendus. Comme pour calmer l'instant, la musique reprit. C'était un tango de Carlos Gardel.

L'homme vit la femme dressée devant lui et la fixa à son tour avec un air de défi, une esquisse de sourire narquois aux coins des lèvres.

Il la saisit par un bras et entoura sa taille de l'autre et au rythme chaloupé du tango, ils évoluèrent dans l'espace, en souplesse, mais le tempo parfois marqué avec une certaine violence .. l'homme renversait alors le buste de sa cavalière, qui abdiquait avec grâce, sans toutefois quitter son partenaire du regard.

Tous deux avaient engagé un dialogue muet, qui passait par leurs regards rivés l'un à l'autre, et les pas saccadés du tango, parfois comme à l'arrêt, puis repartant dans un tourbillon vertigineux, dans un jeu de jambes hypnotique ..

De nombreuses personnes autour avaient cessé leur danse ou leur conversation, attirées par la danse de ce duo magnifique. Certes, leur prestation était parfaitement exécutée, mais on sentait qu'un feu les



animait par ailleurs, peut-être même les dévorait .. amour, séduction, rivalité, ou simple passion du tango ?

La musique s'arrêta et l'homme entraîna la femme vers le bar .. le couple se déroba à nos yeux.

J'avais été fascinée comme toute l'assemblée par ce beau couple de danseurs, mais, alors qu'il avait disparu, je ressentis que l'homme avait laissé en moi une empreinte forte, qui, sans être reconnaissable ou familière, me rappelait toutefois quelque chose de mon passé qui, peut-être, certainement même, avait ramené mes pas jusqu'ici..

Mais tout cela était si lointain, enfoui dans mon être, que pouvais-je espérer ?

C'est alors qu'un inconnu vint vers moi et m'interpella .. « Camélia, est-ce bien vous ? me permettez-vous ? » et il prit place à mes côtés...

Je reconnus alors Eduardo, mon ami d'enfance et de jeunesse...

Eduardo ! Eduardo ! mes 15 ans évanouis depuis si longtemps. Je le regarde comme s'il venait d'un autre monde ; ce n'est plus lui, c'est toujours lui.

Le cheveu a blanchi, le front s'est dégarni... mais l'œil, maintenant cerné de rides, est toujours rieur, noir et doré... mordoré, dit-on, je crois. Et ce sourire, comme je le guettais, il y a si longtemps.

Il y a si longtemps, du temps des colonels, nous aussi, nous apprenions le tango, en cachette, dans les caves. Nous étions si maladroits ! Nous n'étions pas aussi beaux, aussi troublants dans notre étreinte que ce couple presque inquiétant qui vient de nous tenir en haleine.

Nous n'étions que maladresse, que déhanché ridicule... mais mon regard s'agrippait à ses yeux noirs, ma bouche aspirait à ses lèvres...

Et il disait, Camélia, suis-moi, aie confiance, et je pensais, Eduardo, embrasse-moi...

Mais il n'a pas osé. Mais je n'ai pas osé.

Nous sommes partis, chacun de notre côté, dans des vies séparées...

Qu'a-t-il vécu pendant ces années ? A-t-il pensé à moi, quelques fois ?

Et moi, qu'ai-je vécu ? Et le tango, pourquoi ne puis-je écouter du tango sans avoir envie à la fois de danser et à la fois de pleurer.

Oui, qu'ai-je vécu ? Qu'ai-je vécu depuis la dernière fois où nous nous sommes vus.

Après t'avoir quitté après un dernier tango à Buenos Aires, je suis remontée vers le nord traversant toute l'Amérique du sud et l'Amérique centrale : la Bolivie, le Pérou, la Colombie, ... et le Mexique. M'arrêtant quelques semaines ou quelques mois, quand l'argent manquait ou au gré de rencontres amoureuses sans lendemain. J'ai exercé un peu tous les métiers : j'ai servi, cuisiné dans les bars ou les restaurants, j'ai aidé à soigner dans les dispensaires, j'ai fait l'école aux enfants... Et enfin, traversant une dernière frontière, je suis arrivée dans la Cité des Anges et m'y suis installée. Installée est un bien grand mot, c'est plutôt une vie de bohème que j'y ai menée, dormant souvent sur la plage, me livrant à l'une de mes activités favorites : la peinture, mais aussi, goûtant un peu trop aux substances illicites...

Et puis, un jour, je n'ai plus supporté cette vie. Je suis partie vers l'est, vers le désert. Un soir, je me suis arrêtée dans ce café, au milieu de nulle part, sur la Route 66. Pedro, le patron cherchait une serveuse. Pourquoi pas moi ? Et il m'a embauchée.

— Voilà, mon histoire, Eduardo ! Nous nous sommes quittés sur un air de tango et c'est sur un air de tango que nous nous retrouvons.

— Sortons un peu, Camélia. Viens voir ce spectacle magnifique !

Le soleil couchant embrasait le désert. Il me serra dans ses bras et m’embrassa longuement. Nous avons enfin osé.

— Viens avec moi, Camélia, demain je pars dans le Montana où j’ai trouvé du travail dans un ranch.

— Je veux rester encore un peu ici, Eduardo, j’aime bien ce café, mais, un jour, je poursuivrai ma route et... Nous avons encore la nuit devant nous.

À ce stade du récit, Camille glisse dans une douce somnolence, favorisée sans-doute par ce soleil de fin d’après-midi et se retrouve, étrangement, sur la place de son village, le 14 juillet, à danser avec Dominique, un tango corse que même l’accordéon avait du mal à suivre. Elle se secoue, pose alors le livre et cherche ses pinceaux.

Se détachant en ombre chinoise dans le couchant, dessinée avec délicatesse, la goélette entrouvre la mer étale du crépuscule qui s’installe. La voile est affalée et l’on aperçoit le léger sillage de l’hélice qui creuse de blanc les flots bleus et gris. On entendrait presque, sur le papier, le bruit discret et régulier du moteur.

Tout en jouant du couteau, Camille songe à tous les autres rivages que la *Virevole* a connus, notamment quand avec Olivier, au large du Mozambique, à l’embouchure du Zambèze, elle livrait aux négociants, pour les sacs et les ceintures, les peaux de serpents, crocodiles et autres lézards prélevés dans la jungle.

C’était avant l’accident, avant qu’Olivier, sur un autre navire, ne disparaisse. C’est le dessin qui l’avait sauvée, *les mots empêchent le silence de parler*, lui avait dit un jour son père, quand la maladie gagnait du terrain.

Et, en peignant, elle lui écrit encore, une nouvelle lettre encore.

*Olivier, mon amour, te souviens-tu des senteurs mêlées de pin, de sel, d’iode, de sueur. T’en souviens-tu, mon amour, de nos baignades, de ces étreintes trempées, de ce léger clapotis poussant nos corps à s’unir d’eux-mêmes davantage, de leur propre mouvement. Jamais « Virevole », n’avait si bien porté son nom que lorsque la mer et le vent commençaient de s’agiter et que tu devais manœuvrer, un peu, quand-même... Et*

La clarté était devenue moins propice aux nuances et, avec la fraîcheur, la mélancolie se faisait moins douce. Camille rangea ses affaires.

Chez elle, le livre. Elle ne l’ouvre pas tout de suite. Que va-t-il se passer ? Si j’étais dans l’histoire, m’inscrirais-je à un cours de tango, pour la danse bien sûr ou pour un autre hidalgo surtout, pour un Eduardo demeuré jeune ? Ou, comme Camélia, aimerais-je voyager, moi, dont Olivier se moquait du caractère casanier ? Saurais-je quitter ces banquettes ? Ou resterais-je à mes rivages et mes fusains, rêvant d’ailleurs en pensant à lui ?

Mais elle se rend compte qu’elle mélange un peu tout. Et elle reprend *Tango Tangos* là où elle l’avait laissé.

Le marque page, une prière à la Vierge Marie, celle de Pancheraccia, la Madone que l’on fête ici, ouvre sur le chapitre 23...

L’homme jeune court à perdre haleine sur la route qui suit l’océan. Courir éperdument, courir absolument ! Taire le cœur qui cogne dans la poitrine, taire les poumons qui râlent, taire la sueur salée qui brûle les yeux et brouille la vision.

Course absolue, course éperdue, repousser au plus loin les sirènes hurlantes des véhicules qui s’affairent autour de la caserne en feu et des corps allongés, fuir absolument, fuir éperdument les uniformes bottés des hommes en chasse.

Un, deux, ... dix ... vingt kilomètres sur l’asphalte abrasif...

Recroquevillé à l'ombre d'un vieux Jacaranda qui borde la route, Eduardo reprend peu à peu son souffle, desserre l'étau qui broie ses tempes et masse ses pieds ensanglantés que ses chaussures en cuir n'ont pas su protéger.

Lorsque les lumières de la ville ne seront plus qu'halo, que les cris de la meute et le bruit lancinant des pales d'hélicoptères brassant l'air torride se fondront dans la cacophonie paisible de la nuit argentine, l'homme reprendra sa course. Il atteindra la crique défendue par les buissons touffus et épineux d'Yerba Blanca en serrant dans sa main droite la petite clé qu'il portait autour du cou.

Il ouvrira alors la porte grinçante de la cabane de pêcheur et sans hésiter déplacera les filets jetés sur le plancher. Il posera son baluchon en toile de jute. Délicatement, il en sortira le pain de plastic et le rouleau de mèche à combustion lente. Il les placera avec précaution dans la cachette sous le plancher. Avec application, il abaissera la trappe, la couvrira de filets. Il refermera silencieusement la porte de la cabane.

Il sortira alors sur la plage et se redressera.

Un lézard des dunes, ou serait-ce plutôt une grenouille cornue, aurait vu l'homme nu plonger dans l'océan dérivant une gerbe étincelante, lucioles scintillantes sous le ciel étoilé.

Il aurait vu, sortant de la vague, l'homme debout entamer un pas de deux chaloupé en rêvant de tenir dans ses bras sa tendre Camélia. Elle aurait le visage de la Liberté et ferait un bras d'honneur aux tyrans ! Videla et sa clique, Hijo de la Gran Puta !!!

Il aurait vu l'homme accroupi égrener dans ses doigts les grains de sable argentés, ceux-là même qui hier chantaient sous l'étreinte amoureuse de deux corps enlacés.

Il l'aurait vu pleurer...

Eduardo sait à cet instant qu'il n'existe qu'une alternative à la terreur de la geôle et à l'effroi de la lame. Prendre au petit matin le premier bateau pour les Etats Unis et tenter d'y rejoindre un résistant de la première heure, Pedro, son oncle, qui au printemps a fui la dictature...

Bientôt, l'éclat naissant de l'aube allumera la ligne d'horizon.

La lueur de plus en plus certaine découpe au scalpel un tableau de désolation et de mort.

L'homme révolté court jusqu'à perdre haleine : il essaie de sauver sa peau. L'homme exalté, dans la nuit chaude et romanesque, fuit maintenant son destin. L'Argentine sa terre chérie, il ne la reconnaît plus. Liberté, liberté chérie, je te quitte. Je vais la chercher ailleurs : non au mensonge et à la tyrannie.

Ce n'était pas dans son idée : les pieds blessés, sanguinolents lui rappelaient douloureusement la vie. Le feu de ses yeux troublait son regard et laissait des traces incertaines sur son esprit. Bientôt, le cœur haletant, souffrant, lâcherait prise... Et puis quoi ? La seule réponse à la mort, c'était de s'y plonger ! C'était donc cela, l'action politique lui imposait des choix de plus en plus difficiles. Il était fatigué anéanti et chassa de son esprit les idées de son engagement.

Il laissait derrière lui Camélia. Camélia : la dangereuse, la violente, la sauvage, l'extrême... sa passionaria, sa douce. Où était-elle ?

Avait-elle pu se sauver ? Elle savait tout de son pays natal : les terres riches et puissantes, la jungle sauvage, la pampa, les recoins, les abris, les cachettes de cet immense pays. En temps de paix, elle lui avait appris, passionnément, furieusement, comme un combat, comme un amour, la danse sacrée de ce pays. Il laissait derrière lui une musique envoûtante aux pas cadencés, le parfum de ses bras tendres et doux, forts et légers, légère comme la robe qui glisse aux pieds de la femme qu'on aime.

La liberté ne portait plus que des guenilles.

Finies, les chevauchées sur les plages immenses

Finie, la sensation d'aller jusqu'au bout de soi-même, seul face à la nature exubérante, qui reculait comme les sabots d'un cheval rétif

Il s'arrêta pour se reposer. Il se cachait toujours... mais reprenait son souffle trop court pour continuer. Il s'arrêtait de plus en plus et songeait encore.

La liberté était devenue une bête traquée bâillonnée par les colonels : l'Argentine avait assassiné ses fils : des milliers de disparus dans les geôles des tortionnaires...

Seules, encore debout, les mères, inlassablement, avaient envahi l'espace public, pour crier au monde l'absence des fils chéris. Elles déclinaient l'identité de ceux qui n'étaient plus que des fantômes. Ils hanteraient à jamais cette place publique, au vu et au su du monde entier. Et pour l'éternité...

À ce moment-là, le cœur battant, Camélia, sentit un froid sur les épaules. Elle cacha le livre sous sa serviette, se mit sur le ventre dans le sable encore tiède, les bras autour de sa tête pour garder l'odeur iodée et familière de l'homme. Eduardo la quittait pour l'Amérique. Elle s'endormit... Eduardo lui manquerait atrocement, douloureusement.

Une lumière s'infiltré derrière ses paupières, le jour est là, le jour se lève. Camille s'éveille, revient à la lumière. Elle se sent apaisée, reposée. Les rêves de la nuit, des images confuses, quelques noms, tout cela forme un tableau flou, lointain. Qu'importe !

Dominique a dû sortir. La maison est silencieuse, lumineuse. Un café pour reprendre pied sur terre, se préparer pour vivre encore, c'est décidé, elle va prendre le large ! Le temps d'un tour au bord de l'eau !

Le chemin qui mène à la plage est désert, petit parcours sableux entre le bleu du ciel et le vert des pins. L'odeur est chaude, envoutante. L'escalier dégingole en marches inégales jusqu'aux galets. La mer est calme, indifférente.

Sur le rivage, une frange sableuse. Ses pieds y impriment leur marque. L'eau n'est pas si chaude. Soudain, l'éclair ! Camille s'élance, plonge au plus profond, étire, ouvre largement ses bras, ses jambes. Tout son corps en mouvement, elle avance. Nul tracas, nulle pensée, rien que la nage, régulière, inlassable, qui dilue puis efface tout. Longtemps.

Quelques minutes sur le dos, à se laisser flotter, ressentir l'eau qui file et le soleil qui éblouit, Camille quitte un peu à regret ce bain hors du temps, s'étend sur sa serviette.

Elle se sent maintenant de reprendre cette conversation, avec elle-même, en suspens depuis longtemps, avec toutes ces questions. Où va-t-elle ? Où l'emmènent ces lettres à Olivier, ces moments passés qu'elle revit passionnément ? Et Dominique ? Qui est-il pour elle ? Que signifie leur lien, leur quotidien ? Entre rêve et réalité, qui est-elle ?

Camille le sait. Elle doit trouver les réponses, prendre une décision, choisir, s'engager sans trop tarder.

Le soleil chauffe, le bleu illumine, le contact des galets est dur et doux à la fois. Camille s'octroie un nouveau répit. Elle sort *Tango Tangos* du panier et reprend sa lecture.

Camille a perdu son marque-page. Elle ne se souvient plus dans quel chapitre de *Tango Tangos* elle l'avait laissé. Ce roman commence à l'irriter. Son auteur a du mal à poursuivre l'intrigue, pense-t-elle, à moins qu'il ne veuille illustrer à travers d'autres anecdotes, le processus de l'absence de prise de décision !

Le personnage principal, Camélia, laisse passer deux fois l'occasion de vivre son amour avec Eduardo. Camille se demande pourquoi Camélia préfère rester dans ce café, au milieu de nulle part, plutôt que de partir avec Eduardo dans le Montana. Elle se dit qu'il y a chez Camélia un peu de la *Princesse de Clèves* ou de Madame Chang dans le film de Wong Kar-Wai, *In the Mood for Love*.

Et pourtant, Camille ressent une véritable empathie émotionnelle pour Camélia. La promesse que lui fait Eduardo pour une autre vie lui est tombée dessus brutalement. Elle lui donne le vertige. Elle lui fait peur.

Camille se dit que la résistance de Camélia est probablement un refus de ce qui se passe à l'intérieur d'elle. Cette lutte avec elle-même traduit la crainte de ne pas avoir le contrôle de ce qui va se passer. Camélia veut être à la manœuvre. Elle veut rester maître de son destin, c'est la ligne de force de sa vie. Elle confie à Eduardo qu'elle veut rester encore un peu dans ce café où elle travaille mais qu'un jour, elle poursuivra sa route.

Camille comprend cette lutte en Camélia. Elle réalise que Camélia lui tend un miroir. Cette identification pour l'héroïne la rend tout d'un coup lucide sur ce qu'elle vit.

Le changement est un risque, mais ne serait-ce pas aussi une opportunité ? L'enjeu pour elle, ne serait-il pas tout simplement de se débarrasser de son passé avec Olivier et de son substitut actuel, Dominique, et de retrouver le plaisir d'exister pour elle, que pour elle ?

Se sentir vivante, autrement et ailleurs. C'est elle et elle seule, qui en détient le pouvoir.

Elle quitte la plage et jette *Tango Tangos* dans la « Boîte à lire » de la promenade côtière. *Tango Tangos* partira pour un autre voyage en même temps que Camille pour une autre vie.

Une autre vie, peut-être, une autre fin, assurément. Tout son être est secoué par une volonté nouvelle, inconnue, une confiance qui, sans cesser de grandir, ne la quittera plus jamais. Elle ne sera plus, grâce au message délivré par Camélia, victime de ses contradictions, de ses hésitations. Le carcan de la fatalité ne la fera plus ployer, elle sera l'artisane de sa nouvelle destinée, elle sera celle qui changera les choses de sa vie.

Heureuse de s'être dépouillée de ce roman au dénouement tellement prévisible, Camille se met en route. Elle se dirige vers le village de vacances. Ses sandales crissent sur le sable. Sa chevelure encore humide d'eau de mer, elle frissonne dans son paréo turquoise. Pourtant, le sourire qui s'affiche sur son visage est celui d'une femme déterminée. Sa décision est prise, irrévocable, elle parlera à Dominique, et le plus tôt sera le mieux. Soudain, elle a une envie folle de prendre un bain aux essences purificatrices, d'écouter un disque d'Astor Piazzolla, de boire un thé revigorant. Elle se sent libre comme jamais elle ne l'a été auparavant. Elle presse le pas. Lorsqu'elle pénètre dans le bungalow, elle reste figée sur le seuil. L'étau de l'angoisse lui noue instantanément la gorge. L'intérieur de la paillote est dévasté. Les meubles sont renversés, les rideaux, les draps, leurs vêtements éparpillés jonchent le sol. Elle aperçoit, devant la porte de la salle de bains, du verre brisé. Elle est saisie par l'odeur métallique mêlée de fragrances iodées emplissant la pièce. Elle est hypnotisée par les taches de sang sur le carrelage, et il lui faut quelques secondes pour identifier le parfum de Dominique. Elle est arrachée à sa contemplation par le sentiment d'une présence dans son dos. Dans un sursaut instinctif, oubliant sa peur, elle fait volte-face.

Il est là, elle le connaît depuis sa naissance, Luis le fils de sa sœur. Camille jouait sous la table nappée quand ils sont venus arrêter sa sœur. Ils ont emmené l'enfant avec eux. Camille avait 6 ans. Elle et ses parents ont pu quitter le pays. Plus jamais ils n'en ont parlé. Le silence comme une chape de plomb. Son père a été sauvé par la peinture, sa mère s'est enfoncée dans une mélancolie silencieuse.

À 18 ans Camille est partie en Amérique du Sud : Bogota, Lima, Santiago, Buenos Aires. Un jour, des amis lui ont proposé de partir dans les grandes plaines céréalières pour monter à cheval. Et les souvenirs sont revenus, des bribes, des impressions, une angoisse qui la possédait chaque jour un peu plus. Une nuit elle s'est réveillée. Dans son cauchemar elle hurlait : « Luis ! Luis ! ». Dans son enfance ses parents prononçaient parfois le nom du village en Argentine. Elle s'est souvenue de ce nom adoré et maudit. Camille a voulu y retourner, elle a interrogé mais tous voulaient oublier. Les mères de la Place de Mai l'ont aidée. Elle a cru toucher la vérité ; ce ne pouvait pas être lui cet homme, riche héritier, si près du pouvoir. Camille a eu peur, elle a renoncé.

Olivier est arrivé. Avec lui l'aventure, l'amour, l'oubli de tout ce qui n'était pas eux deux. Après la disparition d'Olivier, Camille s'est reconstruite, un peu fragile. Comme ses parents, elle a choisi le silence. Elle se lovait dans une douce tristesse. Les livres l'accompagnaient partout où elle allait. Le dernier, *Tango Tangos*, l'avait tant remuée qu'elle venait de l'abandonner. L'abandonner, comme elle avait abandonné sa recherche de Luis qui se tenait devant elle, si beau, si dur :

– Camille, j'ai appris vos recherches, j'ai longtemps hésité à vous rencontrer.

– Je ne veux pas d'autre famille que celle qui m'a élevé.

– Vous avez approché la vérité, n'essayez pas d'en savoir plus. Ne parlez de cette rencontre à personne. Votre ami Dominique va bien. Poursuivez votre vie Camille, vous êtes belle et tenace.

Et puis dans un murmure :

– Votre sœur vous ressemblait-elle ?

Luis avait disparu. Camille, par cette question : « Votre sœur vous ressemblait-elle ? », avait tout pardonné à cet homme. Dominique avait eu plus de peur que de mal. Camille avait inventé un bijou volé.

Camille me raconta cette histoire alors que nous étions fort vieilles. C'était une grand-mère gaie et heureuse. Elle me dit ce jour-là que cette rencontre avec Luis, dont elle n'avait pas pu faire le deuil enfant et adolescente ne sachant rien de ce qu'il était devenu, lui avait permis de se reconstruire. Elle avait accepté en elle cette part de rêverie qui la faisait plonger dans les livres comme si c'était sa propre vie, elle avait accepté aussi cette difficulté à s'engager dans ses choix qu'elle avait appris à reconnaître. Et un jour, elle avait rencontré le grand père de ses petits enfants qui aimait sa mélancolie et ses rêves. Je ne sus jamais ce qu'était devenu Luis, elle gardait le secret.

Jean-Louis Amblard, Patricia Antalovsky, Odile Besnier, Catherine Chégèrian, Robert Couton, Anne de Belleval, Francette Hervé, Véronique Hoppenot, Jacques Le Maître, Hélène Lloret, Jean-Luc Marin, Claude Martinez, Charlotte Melamedoff, Anne Papillault, Marie-Claude Tariot, Évelyne Willey

### 3. Thème : Les trésors enfouis de la maison

*Que (re)trouvez-vous par hasard ou que cherchez-vous dans la maison ?*

Écrivez un texte, prose ou poésie. Puis photographiez (ou dessinez) l'objet de ces retrouvailles (réelles ou fictives) et envoyez-nous l'ensemble !





## Mettre les pendules à l'heure



J'avais quinze ans peut-être, et j'étais fier. Ma grand-mère, se devinant sans doute proche du départ, venait de me donner la montre de son père. « *Il aurait aimé que ce soit toi, l'aîné, qui la conserve* ». Fier, oui, d'être ce dépositaire privilégié et, conscient de la responsabilité qui désormais m'incombait, je me fis à part moi le serment solennel d'en prendre le plus grand soin et de la garder toujours puis la rangeai dans le tiroir de mes trésors d'adolescent.

Le tiroir se remplit au fil du temps, d'objets hétéroclites, de lettres jamais envoyées, de brouillons d'écriture et j'avais ainsi l'occasion de la revoir régulièrement, de la tenir dans mes mains, de l'imaginer dans son gousset – je me régalais de ce mot –, de vérifier qu'elle était bien à l'heure et de la remonter avec précaution.

Ce n'est pas que je l'oubliais puisqu'ainsi, je l'apercevais souvent. Mais les tiroirs, c'est même leur fonction, se remplissent d'eux-mêmes, les secrets se transforment et l'on n'écrit plus de lettres, pas même, comme on a grandi, pour les garder afin de se les relire à l'abri, plutôt que de les envoyer de peur de la réponse. Le bric-à-brac se développait ainsi au fil des mois, des années, au hasard des rencontres, des textes inachevés...

Ainsi, je la perdis de vue, dois-je confesser que je l'oubliai ? S'ils avaient su ! S'ils avaient su, ma grand-mère, son père, que la montre côtoyait des brics et des brocs dans un bric-à-brac toujours plus disparate ! Et que je n'y pensais même plus !

Un jour, bien plus tard, quand plus rien n'entrait, et sous l'impulsion de quelque discrète injonction, je me mis en tête de ranger brics à bracs et brics et brocs. Et je la retrouvai ! Mais l'heure à son cadran était arrêtée, comme si elle s'était épuisée à m'attendre, comme un ressentiment à mon encontre, un reproche silencieux pour mon indifférence. Objets inanimés... De guerre lasse, on ne sait pas depuis combien de temps, elle avait renoncé, et son tic-tac, au sein du bric-à-brac, avait cessé. Rien n'y fit : en dépit de la clé qu'elle avait conservée avec elle – une vieille complicité –, impossible de la faire repartir. Ma trahison avait été fatale.

Quelle coïncidence étrange : réapparaître, inerte, quand mon propre temps se fige, quand je n'ai plus instamment besoin de l'heure, que mes rendez-vous ne sont plus qu'avec moi-même, quand je le veux bien, quand, trêve de bavardages chronophages, je fais plus souvent et plus longtemps silence. Dès lors, me reliant au passé, m'invitant à l'avenir et à sa transmission lorsque mon temps sera venu, elle m'accompagne encore mais sur une étagère de la bibliothèque, visible, et grâce à elle, il n'y a plus de temps qui vaille, plus de temps à perdre ni de temps perdu, je suis toujours à l'heure.

Jean-Louis Amblard

## *Trésors d'enfance*

Enfant  
Je trouvais des trésors  
Je les gardais  
Cachés

Bout de bois  
Parfumé  
Odeur poivrée  
Bois de santal  
Bois d'aventure  
À respirer  
À effleurer

Oursins  
Fragments d'huîtres  
Dents de requin  
Fossilisés  
Touffes de thym  
Plateau secret  
Vous les cachiez  
Je les cherchais

Sous l'eau  
Sans me lasser  
Je regardais  
Émerveillée  
Les algues bougent  
Étoiles rouges  
Galets muets

Un jour enfin  
Mes yeux ont vu  
Mes doigts ont pris  
Spirale dans cœur rosé  
Petit objet parfait  
Opercule  
Pressenti  
Je l'ai saisi

Sans vitesse  
Ratisse le rivage  
Sable et fins galets  
Retourne sans fin  
La plage  
En Méditerranée  
Caresse  
Capture  
Entasse

Aujourd'hui parfois  
Le geste revient  
À nouveau se montre  
Un œil orangé  
La joie  
L'enfance est là  
Intacte  
Le coffret de bois  
Retrouvé  
Odile Besnier



Lundi 27 avril 2020

Assignée à résidence depuis quarante-cinq jours, mon corps reste à l'abri d'un danger extérieur, tandis que mon esprit vagabonde, au gré de mes humeurs.

Ainsi, ce matin, en lisant la consigne d'écriture proposée par Lydia dans son mail, un mot m'a interpellée. Sorti de mon esprit depuis très longtemps – j'avais presque oublié son existence, à force de ne plus l'entendre – le mot *retrouvailles*, aujourd'hui retrouvé par hasard, a résonné particulièrement, tant je lui avais attaché une émotion positive indépendante de son sens. Pourquoi ?

#### *Retrouvailles*

Je me mets à répéter le mot pour trouver la réponse, je fouille ma mémoire, je farfouille, je trifouille pendant un bon moment, et je parviens à peine à reconstituer quelques bribes : *retrouvailles... nos retrouvailles... fêter nos retrouvailles...* J'ai l'impression de connaître par cœur la chanson et pourtant je bute sur les paroles. C'est finalement l'image du chanteur qui me revient en premier. Graeme Allwright ! Évidemment !

J'ai dix ans, je suis en colo, contente d'y être et de m'y faire des copines. Tous les après-midis c'est sortie balade, bob sur la tête et K-way à la ceinture ; je découvre de jolis paysages de montagne. Le soir, j'attends la veillée avec impatience. Les monos se mettent à la guitare et nous apprennent des chansons. C'est l'euphorie. Assis en tailleur, on chante en chœur les chansons de Graeme Allwright. *Il faut que je m'en aille, Sacré bouteille, Petit garçon*, ces titres me reviennent maintenant, avec les paroles enfin, non sans un pincement au cœur.

Il a suffi d'un mot pour déclencher des images, ouvrir la porte de mes souvenirs et faire ressurgir dans le présent les émotions du passé.

Catherine Chégèrian

## *La main de Fatma*



Pareils aux greniers, les tiroirs ont leurs trésors.  
Je compte sur les miens, celui-ci à cinq doigts  
Qu'il évoque Carthage et l'Afrique du Nord,  
Je l'avais oublié, le voici qu'il m'échoit.

Je la croyais perdue, cette main protectrice,  
Qu'elle portait, coquette, à son cou suspendue.  
Je la voyais danser entre ses seins dodus  
Dans le but d'éloigner d'étranges maléfices.

Petite main dorée dans le creux de la mienne  
Tu as pour seul pouvoir celui du souvenir,  
Rien ne pourra jamais la faire revenir.  
Dors tranquille, ma mère. Mes larmes t'appartiennent.

Robert Couton

## *Hasard*

Dans ce placard haut perché dont je n'ai jamais fait usage, le hasard a voulu, qu'à l'occasion d'un déplacement de compteur électrique, on m'ait remis une lourde boîte dont j'avais oublié l'existence mais non perdu le souvenir.

Il y a donc vingt ans que j'avais dû ranger cette boîte sans mettre les yeux sur son contenu.

Le deuil était trop frais alors.

Quel sens avais-je attribué à ce dépôt en hauteur, loin de tout regard ?

À qui ou à quoi destinais-je cette boîte ?

Je ne sais plus, le temps a passé et la vie a défilé.

Aujourd'hui où je fais halte et où j'entame ma dernière décennie, je prends le parti d'ouvrir cette boîte.

Les enveloppes des lettres ont jauni, les timbres parlent et les adresses racontent. Les papiers à lettres des hôtels où tu t'es posé renseignent aussi. Rien ne manque pour reconstituer tes itinéraires : de la Laponie au Sahara, du Japon à l'île de Gorée, de Téhéran sous le Shah à l'inquiétante RDA, de Montréal à Brasilia, et d'autres voyages encore...

Je te retrouve, vivant, par cette voie épistolaire. Nous ne nous étions jamais quittés quelles que furent les distances et les absences. Je partageais chacun de tes reportages, ils m'apportaient matière à rêve.

Là, avec cette boîte sous mes yeux, je ne m'attendais pas à reprendre le chemin de notre vie.

Ces lettres sont des empreintes que tu as déposées sur ma mémoire. Hasard inattendu.

Anne de Belleval

## *Le médaillon*

À 18 ans, je suis partie  
Ne voulant pas de souvenir  
J'ai pris le parti de rire  
Et d'accepter de vivre  
Sans rien garder  
Surtout ne rien accumuler

À 28 ans, adieu ma mère, adieu grand-mère  
Mes oncles, tristes compères  
Avares, à la Balzac,  
Avait mis la maison en vrac

De grand-mère, il restait dans un tiroir  
Au milieu d'un tas d'accessoires  
Un médaillon

À l'intérieur deux photos  
Je n'ai pas gardé les photos  
Ancêtres dont je ne savais que faire  
Aujourd'hui je le regrette

À l'intérieur du médaillon  
J'ai mis les photos de nos fils  
Enfants qui m'attachaient à la vie

Aujourd'hui j'y ai mis les photos  
De mes deux petites chéries  
Souvent perdu, toujours retrouvé  
Ce médaillon, comme un maillon  
Pour ne pas oublier les autres générations

Véronique Hoppenot

## *Mon chèche blanc*



Il est retrouvé  
Quoi ? — Mon chèche blanc  
Mais où était-il ?  
Au fond d'un tiroir  
C'était à Kaboul  
En Afghanistan  
Que dans le bazar  
Je l'avais acquis  
Avec des amis  
Nous allions partir  
En expédition  
En haut Hindou Kouch  
Kuh-e Bandaka  
Était le sommet  
Dont nous voulions  
Faire l'ascension  
Un très long voyage  
Dans un camion  
Non loin du sommet  
Nous a amenés  
Sur les pistes en terre  
Autour de ma tête  
Mon long chèche blanc  
M'a bien protégé



Fouler ce sommet  
Était notre rêve  
Nous ne pûmes pas  
Le réaliser

Kuh-e Bandaka  
Enfoui dans ma tête  
Tel mon chèche blanc  
Au fond d'un tiroir  
Jacques Le Maitre

## Coffrets



Je voudrais remettre à plus tard...  
Trier les placards, ranger les tiroirs...  
Risquer la noyade dans le noir, étouffer dans le cafard...  
Pourtant, il faut ouvrir les armoires.  
Alors, puisque je le dois,  
Je repousse les panneaux de bois.  
Et je retrouve une grande boîte cachée là.  
Dedans,  
Des boîtes, des boîtes emboîtées, des boîtes enfermées...  
Dedans  
Un si joli coffret de laque rouge  
Je ne l'ouvrirai pas, je sais trop ce qui y bouge  
Tes lunettes et ta montre,  
Présences connues de moi seule,  
Traces brisées de ta vie envolée.  
Je ne l'ouvrirai pas.  
Dedans,  
Dans la grande boîte, une autre boîte  
Et dedans  
Deux petites boîtes  
L'une minuscule et fragile



Dedans,  
Les premières dents de notre enfant,  
Celles que tu as vu pousser,  
Celles que tu n'as pas vu tomber.  
Souvenir inutile et si important.  
L'autre est comme un coffret magique,



Dedans,  
Des plumes, des cailloux, des images fanées  
Des feuilles aux lignes imprimées  
Des courriers à l'orthographe ignorée,  
Et des mots qui ne t'étaient pas adressés,  
*« maman, j'ai fé du ponet »*  
*« a la colo, on se léve to »*  
*« on va à la pissine, c'est bien »*  
*« maman, tu es ma maman, et je tème »*



Ne rien regretter, surtout, ne rien regretter  
Ne rien jeter, surtout, ne rien jeter  
Pour pouvoir retrouver  
Dedans  
Dans le dedans du dedans  
Le souvenir de la vie d'avant  
Ne rien regretter, surtout, ne rien regretter  
Ne rien oublier, surtout, ne rien oublier  
Pour pouvoir puiser  
Dedans  
Dans le dedans du dedans  
La force d'affronter le vent.

Hélène Lloret

## *Ma cruche abandonnée*



Toi, Cruche abandonnée,  
Dans le fond de l'armoire,  
Toi, de Terre entichée,  
Toi, urne de mémoires,  
Toi, muse de l'absence,  
Aux couleurs de l'enfance,

**Que tais-tu ? Que sais-tu ?**

**Je sais** le Mont Aigoual,  
Et le thym du maquis,  
Et le chant des cigales,  
Et les senteurs de buis,  
Et le sang de la vigne,  
Et le Sens, et le Signe...

**Je sais** de l'ancêtre Maison,  
Vendanges endiablées,  
Tomates et melons,  
Et grandes attablées,  
Les airs d'harmonica,  
Et le raisin muscat.

**Je sais** l'algue en rivière,  
L'anguille à l'hameçon,  
Sous le frais cresson vert,  
La caille au diapason,  
Et le vol du perdreau,  
Vers le moulin à eau

**Je sais** le bleu à l'âme,  
Le silence habité,  
La chapelle romane,  
Et les vies effacées,  
Et la fleur malhabile,  
Sur la tombe d'argile...

**Je sais** belle échappée,  
Cupidon qui butine,  
Et les baisers volés,  
À la blonde mutine,  
Sous le Pont d'ISSENSAC,  
Sur les Hauts de BRISSAC

**Je tais** les pins penchés,  
Vos prénoms sur les murs,  
Et l'ardente clarté,  
Dans le si clair-obscur,  
**Et le temps qui ravine,**  
**Ici ; Là... Prend racine !**

Jean-Luc Marin

*Une fleur, la « MISENMOT »*



En fouillant ce matin dans tous mes papiers,  
Elle était là sous une pile de documents entassés,  
Cette simple feuille de papier, jadis crayonnée,  
Qui a soulevé de nouveau, ces sensations du passé.

*Le symbolisme de la « MISENMOT »*

*Une mise – en réflexion,*

*Une mise – en projection,*

*Une mise – en harmonie,*

*Une mise – en vie...*

*Cette « MISENFLEUR », la « MISENMOT »*

*Symbole de ma « MISENROUTE »*

*Servira de « MISENCAP »*

*Quand l'évènement voudra en faire une « MISENDOUTE »*

Comme résonnent aujourd'hui en moi,  
Ces mots écrits en 1994 en plein désarroi,  
Oui, ils me tiennent toujours à cœur,  
Quand vais-je voir enfin, éclore cette fleur ?  
Je partage avec vous ce bout de route,  
Jonchée toujours de bien de doutes...

Claude Martinez

## *Les patins à glace*



J'ai longtemps gardé mêlant amour et superstition mille objets-amulettes conservés à la mort de mes parents ; les jeter c'était faire oublier à ceux que j'ai aimés, qui m'ont aimée. Mais au fil du temps, c'est devenu un bagage trop lourd qui m'étouffait m'engloutait dans une toile mortifère. J'ai jeté un jour, et j'ai été libre d'aimer le souvenir des jours heureux, souvenir léger que la pensée caresse dans une douce nostalgie.

J'ai gardé, cependant quelques signes de ce qu'ils avaient été, ce qui racontait leur vie. De ma mère, j'ai gardé le manteau où j'ai longtemps cherché son odeur, quête animale, douloureuse et archaïque

De mon père, j'ai gardé les patins à glace. Né et grandi sur la rive du Danube, il avait connu les étangs gelés où filles et garçons s'affrontaient dans des courses imprudentes ou des pirouettes savantes, un peu fanfaronnes, sans doute.

Vous les voyez, objets d'acier qui ont fini par s'oxyder au bout d'un bon siècle ; une clef, que j'ai perdue, permettait de les adapter à la chaussure.

Il les a emportés dans son exil. Il savait bien, pourtant, qu'il n'y aurait pas d'étangs gelés dans ce pays qu'on appelait alors Palestine. Ni plus tard, sur cette autre rive de la Méditerranée où l'avaient conduit ses rêves de Droits de L'Homme. Mais il les avait emportés dans un départ sans retour. C'était un aller simple, il le savait ; il devrait apprendre une autre langue, mais en famille, il parlerait jusqu'au bout de sa vie la langue de sa mère ; apprivoiser d'autres mœurs, mais il n'oublierait pas les fêtes colorées, le fleuve ami si frais dans l'été torride, où les garçons plongeaient nus, et les roses. Il nous les racontait, nous les expliquait, les revivait. Nous avons une rue, un paysage, un arbre de notre jeunesse que nous pouvons retrouver sur la terre où nous sommes nés. Lui, il avait ses patins et ses souvenirs. Avait-il pressenti, cet homme pudique, que ses patins seraient le vecteur qui offrirait sa vie d'avant, sa jeunesse perdue sur les chemins de l'exil, à ses enfants nés sur sa terre d'accueil ?

Charlotte Melamedoff

## *La planche du confinement*



Elle est retrouvée  
Cette planche oubliée  
Sous le lit, sous les cartons  
Elle appelle à son utile  
Sur le mini-balcon  
Elle offre l'ouverture  
Aux cieux, aux envols,  
À la lumière éclatante  
Nous déjeunons face au millier de fenêtre  
Chaque tableau y prête  
Un bout de vie des autres  
Un bout de si bon silence  
Le balcon devenu notre bateau,  
Cette planche notre radeau,  
Nous naviguons mes deux enfants et moi  
Aux flots des incertitudes.

Anne Papillault



## *Le confinement*

Je range, je nettoie  
Dit le confinement  
Je range, je nettoie  
Le plus sérieusement

Passes à la poubelle  
Définitivement  
Te donne des ailes  
Très amoureuxment

Pour que tu reviennes  
C'est mon contentement  
Et que je sois tienne  
Très politiquement

À chaque pas, j'appelle  
Et tu ne réponds pas  
Comme un vol d'hirondelle  
Comme un chant de cigale

Mais tu es là chez toi  
Le tabac, les pipes  
Les outils, les habits  
Bavardent avec moi

Et ça ne serait rien  
Si dans ton silence  
Tes mots, ton parfum  
Piégeaient ta présence

Je ne jetterai pas  
Ce que tu m'as laissé  
Des petits bouts de toi  
Des ombres des clartés

Et j'ai tout ramassé  
Dans le fond du grenier  
La boîte en papier  
Sous le ciel étoilé

Plus que le matériel  
Sérieusement  
J'ai gardé l'essentiel  
Tendrement  
C'est une étincelle  
Passionnément

Marie-Claude Tariot

## Dans la cave



Assise sur une boîte en carton, estampillée « Les déménageurs bretons », elle s'interroge rageusement : « Mais où se trouve cette satanée robe rouge ? ».

Qu'a-t-elle besoin de retrouver, en plein emménagement, une robe de cocktail ? C'est un trait de son caractère, elle ne peut tolérer de ne pas trouver immédiatement ce qu'elle cherche.

La cave est silencieuse, paisible. Aucune odeur désagréable ne flotte dans l'air bien que le local à poubelles soit près. Son angoisse enfantine de se trouver en lieu clos souterrain s'amenuise peu à peu. Elle déteste la poussière, mais celle de cette nouvelle cave est si fine, d'un gris si clair, que l'allergie renonce à s'installer.

Tant de cartons à déballer... comment ne pas céder au découragement. Rien ne presse, chuchote la voix de la paresse à son oreille. Ce n'est pas seulement la paresse et la fatigue qui ébranlent son désir d'action, mais la découverte d'un sentiment de plénitude dans le vaste espace nu de son appartement.

Quelle liberté du regard lorsqu'un lieu est vide ! Ne s'entourer que du strict minimum. Bannir toute forme de décoration. Vivre dans l'absence des choses.

Elle ne peut s'empêcher de sourire, lui faisant face cinq cartons de bibelots, de jolis objets naturellement, chargés d'histoire. Par exemple, dans le carton n° 8, dorment des statuts et des masques africains, achetés dans la vie d'avant. Il y a un autre objet dans la boîte n° 8, en l'évoquant, et bien malgré elle, son cœur se serre. Pourquoi le temps n'arrive-t-il pas à patiner certains souvenirs ? Une œuvre émouvante qui tient dans le creux de la main, représentant une fillette assoupie sur une tresse de fleurs. C'est un « Tanagra » un type de sculpture grecque très à la mode au Ve siècle avant J.-C. Ces statuettes étaient réalisées en terre cuite, la sienne est en résine, c'est une reproduction des ateliers du Musée du Louvre.

Il avait dit en riant : « Elle te plait ? Je te l'offre ». Elle n'avait pas compris que c'était un cadeau d'adieu. Elle se souvient avoir voulu fracasser le cadeau, et puis non, son âme de collectionneuse ne l'aurait pas supporté.

Les Tanagras étaient des objets votifs, on les plaçait dans les tombes pour attirer la bonne grâce des Dieux sur les morts. Que ton sommeil éternel soit doux petit enfant, rien ne le troublera.

Évelyne Willey